

## En péril sur le fleuve

Carmen Strano

Number 93, Spring 2002

Mon coup de coeur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14573ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Strano, C. (2002). En péril sur le fleuve. *Moebius*, (93), 131–139.

CARMEN STRANO

*En péril sur le fleuve*

Lorsque j'arrive, ils sont depuis longtemps sur le fleuve. Un homme se tient d'une main à un cordage des voiles, il regarde la rive ensablée, presque bleue, qui défile, les arbres qui profilent leurs troncs rachitiques sur le ciel gris, l'eau lumineuse sur laquelle il glisse. Le navire se déplace à bonne vitesse, le vent agite les larges manches de sa chemise, tire sur les cheveux qu'il porte noués sur la nuque. Il a un visage carré, volontaire, une peau hâlée, ridée aux coins des yeux et de la bouche, un regard clair. La voix ample et mélancolique d'une femme surgit : « Il a beaucoup neigé. Je suis au lit avec le livre que vous m'avez offert. Il ne tient pas le langage de monsieur Bossuet. L'humanité serait-elle enfin délivrée du péché d'Adam? Je pense sans cesse à vous. Je m'arrête tous les jours devant la chapelle que vous avez construite sur le bord du chemin. Des blaireaux y ont creusé leur terrier. Quand donc reviendrez-vous? » L'équipage s'active sans parler, torse et pieds nus. Les peaux luisent de sueur. Le navire grince. L'eau écume sur la coque. Je respire l'air brûlant. Je m'approche d'un autre homme, puis d'un troisième. Ils ont également été tannés par le soleil, ils ont les mêmes chemises blanches, sales, dont les manches vont jusqu'aux revers de leurs mains, et les parent de dentelle. Le second homme est massif, digne; un être d'expérience. Je lis dans ses petits yeux fixes, sur ses joues plates, ses lèvres serrées, qu'il a vu des choses terribles, connu de grands chagrins, mais je ne trouve sur lui ni désespoir ni cynisme; seulement de la patience. Le troisième homme, assis près de son silencieux compagnon, est jeune. Il a le nez épaté et le menton court. Il fume la pipe, nettoie son pistolet, étend nerveusement ses longues jambes chaussées de bottes. Il n'y a rien de violent, ou d'avidé, dans ses

gestes brusques. Je devine qu'il est un homme de bien, comme les deux autres. Je me réjouis de les avoir trouvés. Des trois voyageurs, je préfère le premier. La qualité de son attention devant le paysage qu'il contemple et l'intimité de sa conscience, donnée par la femme qui lui écrit, lui confèrent davantage de présence.

Des tam-tam menaçants me mettent soudain sur mes gardes. Plusieurs pirogues remplies d'hommes aux corps enduits d'une teinture blanche apparaissent à un coude du fleuve. Ils sont munis de lances. Leurs embarcations progressent vite. À bord du bateau, les hommes d'équipage empoignent leurs fusils. Le jeune homme aux longues jambes se poste près des marchandises solidement arrimées au pont et recouvertes de bâches. Son aîné se penche par-dessus bord. Il jauge la situation, il ne semble pas véritablement alarmé.

— Ils nous ignorent. Mais ils reviendront peut-être.

Sa voix éraillée et puissante me surprend. Le premier voyageur le rejoint, armé, prêt à l'action; un gentilhomme qui a l'habitude de se battre. Les pirogues frôlent sans un son le bateau, le dépassent. L'homme à la voix cassée, les poings sur les hanches, pivote sur un talon.

— Monsieur Delaunois, nous ne sommes pas encore au port.

— Commandant, cette expédition n'est pas une promenade.

Un pli moqueur passe sur sa bouche. Il lève la tête vers les voiles. Le jeune homme dépose son pistolet sur un tonneau, le métal heurte le bois avec un bruit sourd. Le vent tombe. Le soleil atteint son zénith : sphère ardente dans un ciel voilé. Le paysage change. Les arbres sur les berges poussent touffus, plus bas que les dunes. Les matelots halent le bateau dans une eau boueuse, étale. Ils chantent pour se donner courage. Les cris stridents des oiseaux transpercent leur lente mélodie. Tout se teinte de sépia, prend la couleur du sable. Le commandant et Delaunois sont appuyés sur des caisses, à l'ombre des mâts. Ils se partagent l'eau d'une outre. Le jeune homme consulte une carte topographique, dépliée devant lui sur un coffre. La transpiration mouille les visages, imprègne les cheveux. Le chant se tait : restent les appels intermittents des oiseaux.

— Vous semblez pressé, monsieur Melville, dit le commandant. Quelqu'un vous attend-il à l'arrivée?

— Non monsieur, on ne m'attend pas, répond Melville sans changer de position.

— La prochaine fois, nous pourrions suivre l'affluent et gagner deux ou trois jours, suggère le commandant.

Delaunois secoue la tête.

— Il faudra payer un tribut à Bakhir. Il ne prend que des esclaves et des fusils.

— Il paraît que Bakhir est malade, et que son fils aîné préfère les chevaux et le tabac.

L'index de Melville file toujours sur l'épais parchemin.

— Je me demande jusqu'où remonte le fleuve à l'intérieur des terres, murmure le jeune homme avec une expression réfléchie.

— On dit qu'il va si loin qu'on y trouve des merveilles, dit le commandant.

Melville a un sourire d'enfant, incrédule mais séduit. Puis il boit à son tour, lentement, en fermant à demi les yeux. Les trois hommes se taisent, perdus côte à côte dans leurs songes. Je ne me lasse pas d'observer le visage des gens, captivée par les reliefs variés des ossatures, les émotions qui pointent sur la peau, les regards lourds de pensées. À cet instant, leurs pensées n'ont rien de déplaisant. À quels futurs plaisirs se prêtent-ils? Un somptueux repas chez un pacha, une affaire profitable conclue, la tendresse d'une amante, le galop d'un cheval de race? De grands oiseaux aux becs allongés planent au ras de l'eau. La voix de Delaunois accompagne leur vol lent, occupe l'espace accablé de soleil. « Mon aimée, vous craignez le péché et l'absence, mais ici il n'y a pas de péché, pas d'absence, que la chaleur et le vent. Je me sens parfois inexplicablement comblé. Quand le gouverneur me renverra-t-il? Quand quitterai-je cette contrée si belle qu'on ne sait pas en imaginer la fin? » Une caravane passe au loin. Les ombres des chameaux se courbent sur les ondulations du terrain. « Nous réalisons avec difficulté quelques profits. Nous les perdons le lendemain, la cargaison pourrit, on nous la vole. Le père Brisson est mort en deux jours d'une fièvre maligne. Son remplaçant somnole pendant les confessions, parfois même il ronfle. Il vous plairait. Je rêve de

votre neige, je rêve de vous. Vous sentez le froid et les pommes. Je vous presse contre moi. Je vous trouve toujours. » Le fleuve s'est élargi. Il braille, violet, sous la lueur de la lune. Le voilier, vu d'en haut, voiles triangulaires bombées, pâles comme de petites ailes, paraît si fragile. Que va-t-il leur arriver maintenant? Je les imagine saufs à la mission, ils marchent tranquilles au milieu des pièces au mobilier rudimentaire, des lampes allumées, des tentures rongées par les mites, colorées, encore jolies, qui représentent des châteaux et des biches. Ils ont échappé au malheur : pas de tempêtes, pas d'attaques de pillards et de tribus hostiles, pas de fulgurantes maladies. Mais le mélancolique chant africain, à la fois plainte, caresse et prière, me fait croire que la mort rôde. Une angoisse me gagne, presque douce. Moi, je suis à l'abri.

Un bivouac est établi pour la nuit. L'eau clapote contre le navire à l'ancre. Des feux brûlent sur la plage; les lanternes diffusent des halos troubles; les hommes mangent, boivent du vin, jouent aux cartes, s'interpellent, s'exclament, la tête sous les mousselines qui les protègent des maringouins et pendent de leurs tricornes. Des insectes affolés volent autour d'eux. Les batraciens coassent : le fleuve occupe toute l'obscurité avec cette clameur. Plusieurs sentinelles veillent, fusil en bandoulière.

Melville expire la fumée de sa pipe, alangui de fatigue, repu. Le commandant rédige son journal de bord. Delaunois enlève son tricorne, se lève de table, fait quelques pas. Regarde les hommes, le fleuve, le ciel, la nuit. On dirait qu'il procède avec bonheur à l'inventaire de ses possessions. Une grande dune s'élève à la limite du camp : comme lui, je devine derrière elle l'horizon neuf et infini, la découverte, l'émerveillement, le sentiment de liberté, tous aussi enchanteurs que les lueurs de la lune sur le désert (prends garde Delaunois, c'est un piège!). Il revient, va chercher son fusil, puis recommence : le même désir vissé dans les yeux, la même démarche altière. Il grimpe. Ses pieds s'enfoncent dans la dune, le sable s'échappe en minuscules avalanches. Sa respiration s'accélère. Les rumeurs du campement s'amenuisent. Il parvient au sommet. Il a le souffle court, mais ses yeux brillent. À perte de vue, devant lui, l'étendue déserte, ra-

dieuse d'espace et de silence. Impossible à ce moment de rester confiné en soi, dans sa petitesse, dans ses condamnations et ses appétits. Moi aussi je suis saisie au cœur, je sens la poitrine de Delaunois qui se dilate, son esprit qui s'ouvre, son vertige. Mais contrairement à lui, je guette les coins sombres, je me méfie. Tout est pourtant calme. Non, cela va bien au-delà du calme : le silence n'est pas absence de bruit, mais quelque chose de plus intense, de plus enveloppant. La terre même en semble gorgée, et les dures étoiles blanches, et la noirceur sur laquelle modulent pâleurs et argentures; il y a là-bas, au pied de la dune, une langue de sable blême qui s'effrite sur le sol craquelé; des masses rocheuses, des milliers de pierres reluisent faiblement, leurs arêtes tranchantes, semant des impressions incohérentes, désolation et richesse, cruauté et quiétude. Un seul buisson sec se dresse, les branches tordues comme s'il avait flambé. Ce lieu est étrange. Sa pureté froide, sans âge, fascine. Est-ce cela que Delaunois pense? Son regard s'est acéré, mais il n'est pas encore rassasié.

Il descend l'autre versant de la dune, bouscule des cailloux, parcourt une bonne distance, s'assoit sur un amas rocheux. De là, le camp et le fleuve sont complètement absents. Il est seul au monde, seul au milieu des éclats de roche, du ciel immense, seul dans ce monde lunaire. Il le goûte, longuement. Il se soûle des yeux, se gave de silence. Non, je me trompe, ce n'est pas ce qu'il fait. Il vient, par sa présence confiante, mettre fin au chaos et au vide. Son regard va loin, embrasse les derniers plateaux, la lune presque pleine (je saisis, en vitesse, tous les regards humains qu'a reçus la lune, nous avons tous regardé la même lune, Cléopâtre, Ponce Pilate, tous, tous). Puis Delaunois, rayonnant de ce qu'il vient si simplement d'accomplir, se redresse pour partir. Il se penche, tend le bras vers le fusil déposé derrière lui. Se produit alors une sorte de sifflement, suivi d'un mouvement rapide dans l'obscurité, c'est confus, mais il crie et retire vivement sa main. Je sursaute. Delaunois, les yeux écarquillés par la douleur et l'incrédulité, fixe un serpent roulé sur lui-même en position de défense, son corps massif zébré de noir, sa queue courte. Je chuchote : « Oh non! » Mon cœur se serre. Un serpent venimeux juste maintenant, à cet en-

droit? J'ai mal pour Delaunois. L'homme et le reptile restent une fraction de seconde face à face – puis l'animal, en un éclair, s'échappe dans la nuit. Delaunois reprend son fusil de la main gauche, ajuste la bretelle sur son épaule, tient contre son ventre sa main blessée, et marche. Il halète. Son pas manque de sûreté, il trébuche sur les cailloux. Le désert se déploie, muet, hostile. La chemise d'albâtre de l'homme se détache du gigantesque creuset de pierres noires : lutte inégale, démesure. Je veux pour Delaunois la clarté des brasiers et l'aide des autres hommes. Il parvient à contourner la grande dune. Il entre enfin dans le camp. Le commandant termine une nonchalante tournée d'inspection, tricorne sous le coude. Il l'aperçoit immédiatement à la lisière des feux, comprend que quelque chose ne va pas. Il se précipite à sa rencontre, imité par Melville. Les autres hommes se tournent vers eux, je constate leur lassitude, leur résignation. Le choc a transformé Delaunois. Il est blême, il serre les mâchoires, il ne cille presque plus des paupières et ce qui frappe surtout, c'est son regard, tourné vers l'intérieur, habité d'une drôle de lueur. Il dit, d'une voix étonnamment ferme :

— Une vipère. C'est bête.

Les traits du commandant se décomposent – ses pensées désolées coulent dans sa chair. Il baisse la tête afin que Delaunois ne s'en rende pas compte, mais il relève aussitôt le menton, émoi maîtrisé. Il soutient son ami par le bras, l'installe près d'un feu, lui donne de l'eau. Melville examine la main qui s'est déjà mise à enfler, applique un onguent, l'entoure d'un bandage. Sa mousseline se balance, médecin masqué, sorcier. Puis il s'assoit avec le commandant, dans le sable, près du fleuve. Delaunois est entre eux. Il souffre. La veille commence.

Je voudrais qu'ils parlent, qu'ils me rassurent et espèrent avec des mots. Ils ne disent rien. Le camp s'endort. Delaunois, couché, transpire abondamment. Sa chemise colle à son torse, ses cheveux pendent sur ses épaules, détrempés. Il gémit. Il s'écarte pour vomir. Après, de soulagement, il a un vague sourire. Je reprends courage. La guérison reste possible. Je cherche son regard, mais il a les yeux clos. Une veine bat follement dans son cou. Le poi-

son poursuit sa course dans son corps. Une épaisse fumée blanche monte du feu, dévie sur les hommes. Le chant africain revient. Aussi pesant et insistant que la fumée, il s'élève pour le commandant, qui a posé sa main sur l'épaule de Delaunois, et qui, considérant le fleuve, s'oublie dans le courant de l'eau; pour Melville, qui, les coudes sur les genoux, joue distraitement avec un bâton et surveille le malade; pour les marins endormis à même le sol; pour la femme qui envoie des lettres et toujours en attend; pour Delaunois, surtout, qui respire par saccades; et pour moi, qui suis avec eux, qui suis avec l'aube qui éclate sur le bateau à la coque vermoulue, avec les rougeoiements et les ors, avec la splendeur et les espoirs éphémères portés par le jour.

Delaunois ne peut plus marcher. Il ne se rétablit pas. Ils le transportent à bord, dans le chahut d'un autre départ, en le tenant par les jambes et sous les aisselles. Il a de vilains cernes, les lèvres bleues, sa tête ballotte, ses bras pendent. Il faudrait un miracle, maintenant, pour le sauver. Ils lui font une couche sur le pont, un ramassis de vieilles couvertures et de bâches. Le commandant s'absorbe dans la manœuvre d'appareillage. Melville, immobile près de Delaunois, braque sa longue-vue sur l'embouchure du fleuve. Le vent bat la voilure par à-coups. Le bois craque, le bateau ondoie, gagne les eaux profondes. Delaunois, la respiration sifflante, épuisé, ouvre les yeux. Son regard absent, vitreux, me peine. Mais c'est ce qu'il possède de paisible qui me chavire. Je veux me pencher sur son front et pénétrer ses pensées. Je perçois mal ce qui est suggéré, je vois seulement ce que ses yeux voient, à la surface : le mât qui pique le ciel couleur de bronze, les voiles qui se gonflent. Puis Melville, sourcils froncés, qui s'agenouille pour le faire boire; l'eau ruisselle sur son menton. Delaunois soulève sa main gauche, Melville la saisit entre les siennes. Mains d'hommes, franches, rugueuses, qui s'étreignent avec émotion. Delaunois murmure — sa voix rauque et faible ne brise aucun mot, les garde limpides :

— Tout est bien.

Qu'est-ce qui est bien? Ce qui a été? Mourir ainsi? Mourir? Melville hoche la tête, le visage couvert de lar-



mes, les narines dilatées. Delaunois est seul au milieu des autres hommes, séparé, léger. Les voiles et les haubans encore, et le ciel, toujours, de plus en plus clair, de plus en plus magnétisant, et les yeux de Delaunois qui s'éteignent. Sa poitrine se vide de son souffle, son corps choisi me devient étranger. Ses traits ravagés se brouillent. Je pleure. Le commandant recouvre le cadavre d'une couverture. Ses longs cheveux fouettent son épaule, se nouent sur son galon. Il a cette acceptation silencieuse, presque hautaine. Melville s'éloigne la bouche crispée de colère, révolté. Le bateau penche, prend de la vitesse.

L'équipage est rassemblé près du bastingage. Les hommes, le dos droit, à moitié nus, ont une attitude à la fois indolente et solennelle. Le commandant récite une prière de sa voix caverneuse. Il aime les mots qu'il prononce, il leur donne de l'ampleur. « Ils ne sont pas du monde, comme Moi je ne suis pas du monde. Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où Je suis, ils soient aussi avec Moi, pour qu'ils contemplent la Gloire que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la création du monde. » Le corps de Delaunois, ficelé dans une bâche, est jeté par-dessus bord. L'eau brunâtre, crevée, l'engloutit aussitôt. Melville plisse ses yeux rougis. Le soleil est haut dans le ciel.

Le fleuve se creuse devant le bateau, sillonné de reflets changeants, taches et bandes noires, huileuses. Le courant charrie des branches mortes.

Le bateau accoste à un quai de bois, les voiles pendantes. Ses mâts dépassent un bâtiment plat, aux colonnades décrépites et aux arches ombragées, ceint de toutes parts de galeries, percé de nombreuses ouvertures, flanqué d'une vaste terrasse de pierre, tendu ici et là d'auvents, et devant lequel trottent sur la terre battue des chèvres et des enfants. C'est le lendemain, ou un autre jour? Je pleure toujours.

Le commandant range des objets dans un coffre, le maintien raide. Tâche importante, difficile : ils ont un poids déplaisant entre ses mains. Deux livres, des lettres liées par un ruban, un bracelet africain, un compas, une soubreveste brodée, le portrait d'une femme dans un cadre ovale (j'aimerais le regarder mais j'entrevois seulement

une perruque blanche et un visage sévère). Des palmiers se balancent dans les fenêtres sans vitre. Le plâtre s'ébrèche sur les murs nus. Melville entre, l'œil vif, fraîchement rasé, la chemise propre, les bottes cirées.

— Bakhir est mort, annonce-t-il.

— Bien, dit le commandant.

Il dépose un énorme coquillage dans le coffre et le referme.

— Vous le lui envoyez, à elle? demande Melville.

— J'aimerais que vous lui écriviez, dit le commandant.

Melville hésite, puis s'assoit à la table encombrée de papiers. Il trouve une feuille vierge, se concentre. Le coffre est soulevé par des bras vigoureux, puis fixé au flanc d'un chameau maigre, chargé de sacs et de marmites. La caravane s'ébranle. Elle comporte au moins cinquante bêtes. Melville couche quelques lignes sur la page, sa voix est neutre, appliquée : « Madame, monsieur Delaunois est mort, mordu par une vipère, lors de notre dernier voyage. Il n'a pas beaucoup souffert. Nous vous faisons parvenir ses effets et sa part de nos dernières transactions, qui s'élève à peu. Il a été un excellent compagnon. » C'est tout? Melville n'ajoute rien d'autre? Je me désole pour elle. Comment va-t-elle combler les blancs, imaginer le reste? Combien de temps va-t-elle devoir faire cela? La caravane traverse un banc de sable près du fleuve. Tout s'efface alors, se fond dans un gris dense : le cheminement obstiné des chameliers, leurs turbans blancs, la lumière dorée, l'eau marine. Des mots apparaissent sur deux colonnes, ils se meuvent vers le haut, accompagnés de notes de clavecin délicates, et graves. J'attrape des noms au passage, puis je ferme la télévision. Je me mouche. Il est deux heures moins vingt du matin. Je m'arrache de ma causeuse, éteins les lampes, me dirige vers la chambre. Il me faut un long moment pour revenir à ma vie, oubliée.

Inspiré d'un film de Bernard Giraudeau,  
*Les caprices d'un fleuve*